

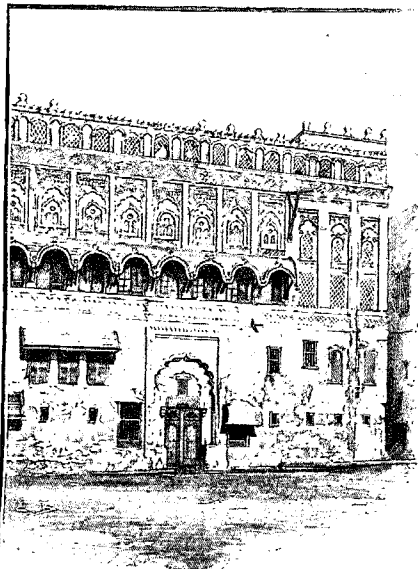
UNE KOUBA À KAMARAN (PAGE 267). — DESSIN DE TAYLOR.

EXCURSIONS AU YÉMEN¹,

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

I

L'Arabie — Quelques mots d'histoire. — Sabah, Mariaba ou Mareb, capitale des Sabécens. — Sa digue. — Les explorateurs du Yémen. — L'île de Kamaran. — Le lazaret. — Un guet-apens. — Départ pour Hodeïdah. — La traversée. — Trois jours de torture. — Hodeïdah. — Aimable réception. — Le casino. — La mer et les plongeurs. — La ville. — Rues et marchés. — Le commerce à Hodeïdah. — Extérieur de la ville. — La porte principale. — Les cafés. — La musique. — Les faubourgs.



MAISON À HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

LE Yémen, où nous allons conduire le lecteur, n'est point une terre inconnue, quoique ce soit peut-être la première fois qu'il fasse l'objet d'une relation dans le *Tour du Monde*.

Nombre d'explorateurs, et des plus célèbres, ont visité cette Arabie Heureuse, ancien foyer d'une éclatante civilisation où le nom Sabécen a brillé au premier rang. C'est à Mariaba, Sabah, Mareb aujourd'hui, que régnait cette belle reine Belkis, l'admiratrice et l'amie de Salomon ; c'est sa capitale que Strabon nous dépeint comme une ville merveilleuse, toute pleine d'or, d'ivoire et d'encens ; c'est cette Mariaba que Pline disait être un diadème sur le front de l'univers et qu'Aluis Gallus assiégea vainement.

Après dix-huit siècles de prospérité, Mariaba fut anéantie par la rupture d'un réservoir qui faisait sa richesse : effroyable événement que les Arabes ont appelé le déluge del Arem. Eh bien ! cette intéressante contrée, siège de la civilisation himyarite, fut explorée pour la première fois au siècle dernier, de 1761 à 1764, par Niebühr, un Danois, et ses collaborateurs. A cette époque, il y a près d'un siècle et demi, la ville de Sâna était la même que de nos jours, et les descriptions de Niebühr semblent d'hier. C'est que rien ne change dans ce curieux pays. Après Niebühr et par ordre de dates, viennent Ehrenberg en 1823, le lieutenant Cruttenden en 1836, et la même année

Botta le naturaliste. En 1844 prennent place les deux remarquables voyages du français Arnaud, pharmacien de l'armée égyptienne, qui de Sâna, grâce à la protection de l'imam régnant alors, atteint Mareb, où il prit un croquis des ruines de la fameuse digue et du palais de la reine Belkis et d'où il rapporta de nombreuses

1. Voyage exécuté en 1896. — Texte inédit.

inscriptions sabéennes. De 1869 à 1870 eut lieu la célèbre exploration de Joseph Halévy, qui atteignit également les ruines de Mareb, voyage qui valut à la science 686 inscriptions; puis viennent Stephens, Manzoni de 1877 à 1880, et enfin Edouard Glaser, qui a parcouru le Yémen pendant huit ans sous la protection des Turcs, qui se sont emparés de la province en 1871; Glaser, qui a enrichi son pays, l'Autriche, d'une foule de documents précieux et d'inscriptions himyarites, et qui partage avec Arnaud et Halévy la gloire d'avoir visité Mareb.

C'est là que l'un de nous voulait aller; vu les temps, l'entreprise était téméraire; elle n'a pas réussi, et c'est une simple promenade que nous allons faire dans le Yémen.

La voie la plus habituelle pour se rendre dans le Yémen et à Sâna, la capitale, est de passer par Aden; là on se embarque sur un petit vapeur qui, chaque semaine, fait le trajet d'Aden à Hodeïdah en passant par Périm; c'est une traversée de trente-six heures. Hodeïdah est le seul port actuellement ouvert au commerce par les Turcs. Il fallait donc prendre les Messageries Maritimes; mais à Marseille, le jour où nous allions retenir nos places, nous rencontrâmes un Hollandais, capitaine d'un vapeur à destination de Kamaran. Cette île de Kamaran, nous disait le capitaine, est à quelques lieues seulement d'Hodeïdah, de sorte que le voyage pour nous y rendre ne serait qu'une simple et intéressante promenade; de plus, disait le capitaine, « mon bateau part après demain, c'est-à-dire quatre jours avant les Messageries, vous aurez donc toute chance d'arriver en Arabie avant elles ». Il ajoutait : « Et cela vous coûtera la moitié moins ». C'était nous dire : « Prenez mon ours » et nous le primes; nous eûmes tort. Nous restâmes seize jours en route, juste le temps d'aller et de revenir. Le bon marché est toujours cher.

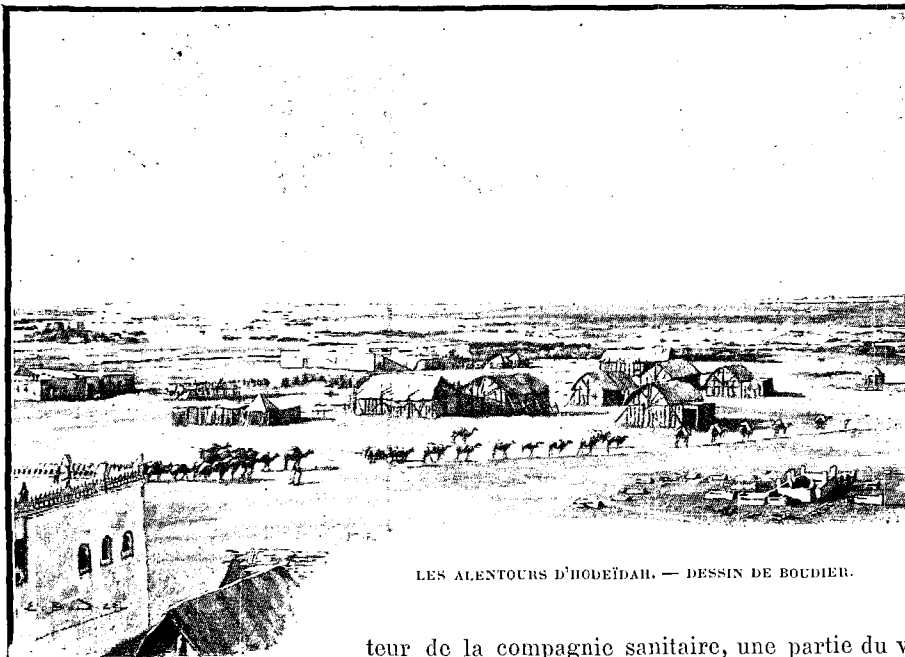
L'île de Kamaran, où nous arrivâmes enfin, est une île historique; cet îlot, formé de madrépores et de conglomérats de coquilles, est situé sous le 13° 6' de latitude nord, à 45 milles d'Hodeïdah, soit 84 kilomètres.

Aujourd'hui, l'administration sanitaire de l'empire ottoman l'a choisie comme le lieu le mieux situé et le plus propice à l'installation d'un vaste lazaret pour les pèlerins de la Mecque. Ce lazaret devra contenir six mille pèlerins; c'est dire que l'administration sanitaire entreprend là une besogne gigantesque, qui demandera de longues années pour être menée à bonne fin.

Kamaran a un très beau port, aux eaux tranquilles par tous les temps, et où barques et vaisseaux trouvent un abri sûr. Outre le port proprement dit, un vaste bassin compris entre l'île et la terre ferme constitue une rade bien abritée où les navires peuvent relâcher en tout temps; puis le village de Salif, situé en face de l'île, possède des salines d'une richesse énorme. Les bancs de sel, qui mesurent de 4 à 9 mètres d'épaisseur, s'étendent sur 7 à 8 kilomètres. Ces salines sont exploitées par la Turquie et ont dû l'être dans l'antiquité par les Yéménites, les Abyssins et les Persans; elles ajoutent donc à l'importance de Kamaran. Aussi les Anglais,

qui ont des vues sur le Yémen, et qui le posséderont probablement un jour, ont-ils déjà marqué sur leurs cartes Kamaran comme possession anglaise.

Cette île fut occupée par les Abyssins en 525, et plus tard, en 575, par les Persans, qui y construisirent un fort. Les Portugais sous Albuquerque, en 1490, vinrent occuper l'île et réparèrent le vieux fort. On considérait donc Kamaran comme une station de premier ordre. Voici la plage de débarquement de Kamaran, avec le wharf, la maison de l'administra-



LES ALENTOURS D'HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

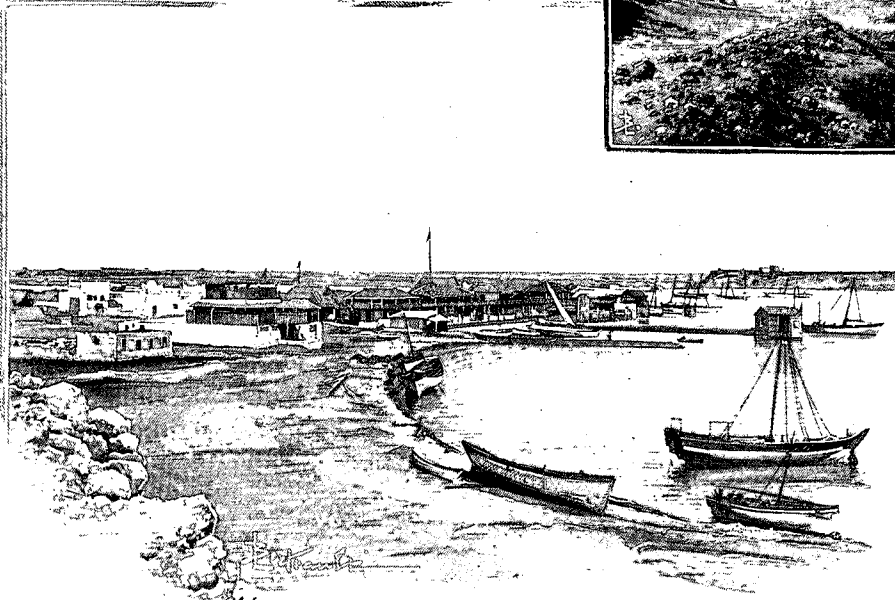
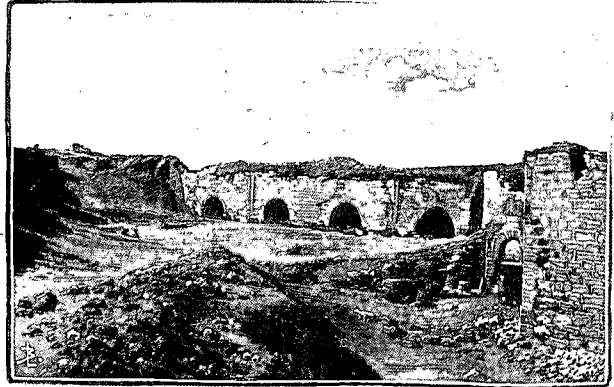
teur de la compagnie sanitaire, une partie du village et la campagne déserte qui l'entoure; nulle animation, nul mouvement, point de vie: près de la rive, quelques sambouks à l'ancre se balancent au gré du vent, inoccupés, attendant la saison de pêche. Dans le village, de maigres Arabes, aux vêtements sordides, vaquent lentement à leurs affaires, pendant que de rares silhouettes de femmes se montrent timides et prudentes à l'entrée des gourbis pour jeter un regard anxieux sur l'étranger qui passe...

Quelle tristesse!

Il nous fallut attendre huit jours, que le vapeur hollandais mit à son déchargement ; car, incident fâcheux, on avait mis à fond de cale notre matériel, qui fut débarqué le dernier.

Or, la vie à Kamaran n'avait rien de séduisant ; la chaleur y était affreuse, la cuisine que nous faisait une Italienne, atroce : nous couchions sur la dure dans l'usine frigorifique inachevée, et nous n'avions pour distraction que de parcourir les rivages de l'île, à la poursuite des mouettes et des bécassines.

Ce fut dans le cours de ces excursions que nous visitâmes la grande et unique kouba de Kamaran, construite en l'honneur de je ne sais plus quel saint



FORT ET VILLAGE DE KAMARAN. — DESSIN DE BERTEAULT.

marabout, et placée au milieu d'un maigre bosquet de palmiers entretenus à grands frais avec de l'eau de puits.

C'est toujours le même édifice à coupoles, avec la tombe du saint délabrée, couverte d'étoffes de soie effiloquées et de vieilles tapisseries aux couleurs fanées. Incident comique, l'âne de l'administrateur du lazaret, placé sur le premier plan, nous regarde

et anime le tableau. Cependant nous ne pouvions nous éterniser à Kamaran, et nous nous occupâmes d'organiser le départ. Nous avons à choisir entre deux voies pour gagner Hodeïdah : le désert ou la mer. D'un côté, c'était la charmante promenade que nous avait promise le capitaine hollandais, ou bien la mer sur un sambouk non ponté, avec vent debout et de trois à cinq jours de tourmente.

Le désert avait son charme, quoique la promenade fût de 84 kilomètres par une chaleur de 35 degrés, avec surprises de Bédouins pillards qui tenteraient certainement de nous dévaliser ; la mer en manquait totalement, sur ces petits bateaux à l'allure fine mais traîtresse et qui se cabrent devant la houle comme un cheval emporté.

A quoi se résoudre ? Nous demandions vainement conseil aux gens de l'endroit. Prenez le désert, disait l'un ; prenez la mer, disait l'autre. Nous n'en sortions pas. C'était le : Mariez-vous, ne vous mariez pas, de Panurge.

Un incident nous fit choisir le désert : en face de Kamaran, sur la terre ferme, à Salif, dont nous avons déjà parlé, les salines sont exploitées par l'administration ottomane ; parmi les employés se trouvaient deux Français, dont l'un, M. Ribeyron, voulut bien s'occuper d'organiser notre petite caravane. Il devait nous avertir aussitôt qu'elle serait prête. Outre les chameaux de charge, nous aurions des ânes comme montures, et, pour nous donner plus de sécurité, un jeune Turc de Kamaran, fils d'un haut personnage de l'administration, devait se joindre à nous pour en imposer aux malandrins ; nous étions, du reste, armés de



LE YÉMEN. — ITINÉRAIRE DE MM. CHARNAY ET DEFLERS.

winchesters, de fusils de chasse et de revolvers : qu'avions-nous à craindre ? Il fut décidé que nous prendrions le désert.

Nous en étions là, quand une lettre venant de Salif nous avisa que la caravane était prête et que les chameaux et les Bédouins nous attendaient. Cette lettre, non signée, nous surprit ; elle arrivait bien tôt et sans avis : nous crûmes cependant qu'elle venait de notre ami de Salif, et, du reste, nous ne pouvions hésiter. Un sambouk fut immédiatement arrêté. Ce bateau, prêt en quelques minutes, nous attendait à la petite jetée, vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt ; mais, au moment d'embarquer, nous cherchâmes vainement le jeune Turc qui devait nous accompagner : point de Turc, cela jeta un froid. Il a dû, nous dit-on, retarder son voyage ; évidemment il y avait là quelque chose de louche. Nous pensâmes néanmoins qu'à Salif nous aurions des renseignements plus précis.

Nous partîmes et n'atteignîmes l'autre côté de la baie qu'à six heures. La nuit était venue rapide, le crépuscule n'existant pas sous les tropiques : il faisait donc à peu près noir. Nous avons abordé à un quai de débarquement absolument désert ; il n'y avait personne pour nous recevoir. Nous nous promenions inquiets de cette solitude, quand parurent tout à coup quelques Bédouins à figures sinistres, suivis de trois chameaux dont les silhouettes grotesques se dessinaient dans la pénombre. C'étaient nos hommes, nos conducteurs, nos chameliers, qui se précipitèrent aussitôt sur nos bagages.

« Et les ânes ? demandâmes-nous en arabe.

— *Mafish* « il n'y en pas » (*Mafish* c'est le *makach* d'Algérie).

— Pas d'ânes ? Alors, comment ferons-nous ?

— Vous ferez la route à pied. »

La route à pied ! la nuit ! 84 kilomètres par 35 degrés de chaleur !

Et pas de nouvelles de M. Ribeyron !

Cela ressemblait fort à un guet-apens. Un homme vêtu à l'européenne vint à passer : c'était un Italien employé dans les salines. Il parlait heureusement le français.

« Connaissez-vous M. Ribeyron ? lui dis-je.

— Parfaitement.

— Conduisez-nous près de lui, je vous prie, et donnez l'ordre à ces Bédouins de suspendre le chargement. »

Arrivés près de M. Ribeyron, nous lui contâmes notre histoire, en lui demandant des détails sur l'organisation de la caravane. Il ignorait absolument de quoi il s'agissait et cherchait à deviner qui avait pu imaginer ce complot, car il devenait évident pour lui, comme pour nous, qu'on avait arrangé cette affaire pour nous attaquer

dans l'obscurité, où nous n'eussions pu faire usage de nos armes, nous dépouiller et nous assassiner. Puis nous tombâmes d'accord pour en laisser toute la responsabilité à ce jeune Turc de bonne famille qui devait nous accompagner. Nous avions de nombreux bagages, on nous croyait de l'argent, et la spéculation était bonne.

Bref, les bagages furent entassés dans la maison de l'Italien, et, résolu de gagner Hodeidah par mer, nous envoyâmes un express à Kamaran, chargé d'arrêter un grand sambouk et des Arabes pour nous conduire à la ville. Nous passâmes donc la journée à Salif, où l'un des em-



PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.

ployés des salines, un Arménien, nous raconta que notre histoire était la sienne, car lui-même, l'année précédente, avait été victime d'un complot du même genre, où il avait failli succomber.

Parti de Salif en plein jour, il fut attaqué dans l'après-midi par une bande de Bédouins, se défendit comme un diable et reçut trois balles dont l'une, très dangereuse, dans le cou ; mais il tua l'un des agresseurs, en blessa

deux autres, et le reste s'enfuit. Plus tard, à Hodeïdah, un dominicain, le Père Justinien, nous dit qu'il avait également été arrêté dans le désert, qu'on l'avait dépouillé, mis à nu, et qu'il dut se jeter à la mer pour échapper aux violences de ces malfaiteurs. On voit par là quel joli conseil on nous avait donné de prendre la voie du désert. Le soir du même jour arrivait le sambouk demandé à Kamaran et nous filions sur Hodeïdah.

La traversée fut affreuse ; nous avions une mer démontée, avec vent debout, et le sambouk faisait des bonds à nous briser les côtes et à nous démancher l'estomac. Jamais nous n'avions subi de telles épreuves, et, malgré notre entraînement de vieux marins, nous fûmes malades comme des conscrits. Ce supplice dura cinquante-deux heures, et ce ne fut que le troisième jour que nous aperçûmes Hodeïdah.

De loin, la ville, dont les maisons bordent la plage, semble très impor-

tante et de grandes bâtisses à plusieurs étages ont des apparences de palais ; c'est bien apparences qu'il faut dire, car les intérieurs, ainsi que nous le vîmes plus tard, sont, à de rares exceptions, de véritables écuries.

La plage de débarquement où nous jetâmes l'ancre est située à l'extrémité nord de la ville, près de l'entrepôt de la douane, où passent toutes les marchandises. Avec une grosse mer, et c'était le cas, c'est un désordre, un bruit, un tohu-bohu à ne rien entendre. Les barques s'agitent, sautent, chassent et se heurtent au milieu des cris et des imprécations des matelots. Quant à nous, nous attendons. Nous attendons, car il n'y a ni chaussée, ni quai, ni appontement, ni endroit quelconque où mettre le pied, et comme la mer est affreusement houleuse, ce sont des Arabes qui, dans l'eau jusqu'au cou, ou bien à la nage, viennent aux sambouks pour en extraire à bout de bras les marchandises et les gens. Notre débarquement fut étrangement difficile ; ce n'était pas la mer qui nous arrêtait, car nous aurions pu, tout aussi bien que les Arabes, gagner le bord à la nage, mais le chef de la police s'y opposait et parlait tout simplement de nous renvoyer à Kamaran.

Nous eûmes alors recours à M. Caracanda, négociant grec, vieil habitant de Hodeïdah, sur lequel nous avions une traite et qui devait attendre notre arrivée. Nous lui fîmes passer un billet par l'un de nos matelots, et, quelques minutes plus tard, il arrivait à la plage, accompagné du Père Justinien, religieux dominicain en mission à Hodeïdah.

Il y eut de longs pourparlers avec les autorités présentes, qui réclamaient obstinément des passeports que nous n'avions pas. Nous fîmes savoir à Caracanda que, à défaut de passeports, nous avions des lettres pour le gouverneur général du Yémen : nous les lui fîmes passer par l'un de nos hommes. Caracanda disparut un instant et revint avec un permis de débarquer. Mais ce fut avec toutes les peines du monde que nous pûmes toucher terre.

Nous voici donc en ville, et logés dans un vaste édifice appelé le Casino, autrefois demeure d'un riche Arabe, aujourd'hui servant de café aux officiers de la garnison et d'auberge aux rares voyageurs. On nous installe tout en haut de la maison, dans une immense pièce garnie de divans sur trois côtés, où nous dormirons au lieu et place des anciennes almées qui les occupèrent avant nous. C'était bien, en effet, l'appartement des femmes, le harem.

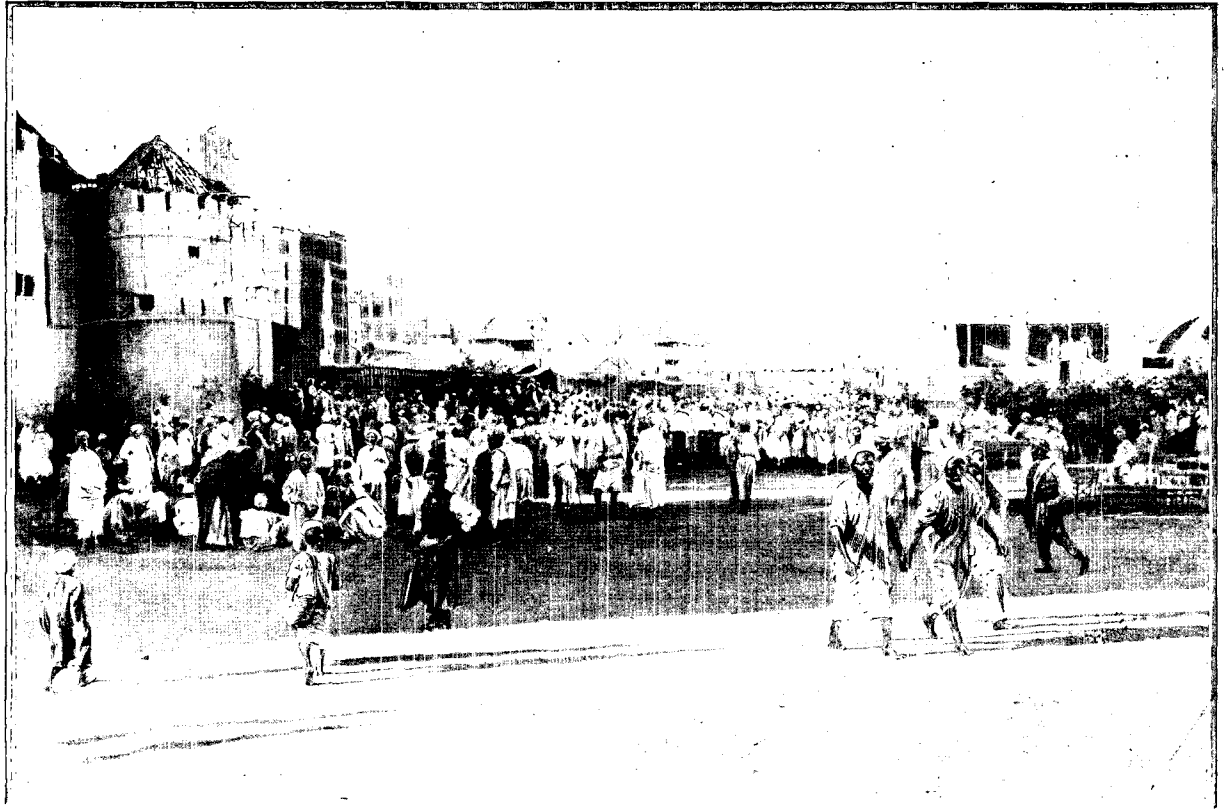
Nous nous y installons sur l'heure, harassés que nous sommes par l'abominable traversée que nous venons de faire. Ces divans sont durs, et ils n'en seraient que meilleurs, s'ils n'étaient prodigieusement habités. Impossible de reposer. Il nous fallut faire monter des lits de camp, qui, placés au milieu de la pièce, étaient plus faciles à surveiller. Nous pûmes enfin dormir.

Quelques heures de sommeil nous mettent sur pied, et nous allons nous occuper de la ville et en photographier les points les plus intéressants.

Notre maison donne sur la mer, heureusement, car nous avons la brise du large, qui rend la chaleur



PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.



L'HEURE DE LA MUSIQUE (PAGE 275) — DESSIN DE MADAME PAULE GRAMPÉL.

supportable et la vue de la grande bleue, toujours si variée d'aspect dans son immensité; nous avons le passage, le va-et-vient des barques, ces sambouks si durs aux navigants, mais qui tiennent admirablement la mer et dont les formes sont les plus élégantes qui se puissent voir.

Voici l'un d'eux que nous avons photographié du haut de notre demeure (voy. page 275); n'est-ce pas une barque fine et légère, de forme irréprochable et qui pourrait servir de modèle à un bateau de course.

La maison qui nous avoisine est l'une des plus grandes et des plus belles de la ville : elle appartient à Sidi Aaron, riche négociant arabe. Elle regarde la mer comme la nôtre et se trouve placée entre le Casino et le Divan; l'ornementation semble des plus riches, mais ce n'est en somme qu'une surcharge d'appliques en plâtre représentant toutes espèces de motifs assez grossièrement exécutés, arabesques, rinceaux entrelacés, palmettes, rosaces, etc.; c'est du style indo-arabe, conséquence des anciennes relations commerciales de l'Arabie avec l'Inde et de l'invasion continue de l'élément hindou dans le Yémen.

Mais ces demeures sont loin d'offrir la physionomie et les détails artistiques si délicats du style arabe, en Afrique; nous dirons plus tard pourquoi.

La maison qui nous occupe contient une cour intérieure, sorte de patio disposé comme une mosquée, avec bassin pour les ablutions et *mirhab*, niche indiquant la direction de la Mecque, pour la prière. Cette cour est pavée d'un dallage noir et blanc en damier et entourée d'un portique soutenu par de fines colonnettes de bois à chapiteaux cubiques élégamment sculptés.

Nous assistons aussi, du haut de notre demeure, à un spectacle des plus intéressants : c'est la construction d'une digue, travail le plus curieux qui se puisse imaginer.

On a élevé le long du rivage une estacade formée de pieux enchevêtrés, pour défendre les maisons contre l'envahissement de la mer. Comme on peut le voir dans la petite vue que nous donnons de cette scène, les pieux enchevêtrés formant caissons sont remplis de galets et de cailloux. Or, cet ouvrage de défense est journellement et incessamment attaqué par la mer, qui arrache les pieux et entraîne les galets. Eh bien, on n'a trouvé rien de mieux, pour réparer les dégâts, que d'installer une équipe de sept esclaves noirs, pas un de plus, dont trois plongeurs, pour repêcher les galets que la mer entraîne, galets qu'ils passent à deux de leurs collègues, lesquels les repassent aux deux autres, qui perchés sur l'estacade remettent les galets en place. Inutile d'ajouter que la mer détruit au fur et à mesure qu'on le répare ce travail peu coûteux, bien arabe, qui d'un bout de l'année à l'autre occupe ces malheureux et qui peut, sans erreur, s'appeler un travail de Sisyphe.

Hodeidah est aujourd'hui le centre unique du commerce maritime de tout le Yémen ottoman, depuis la



UN CHAMELIER BÉDOUIN. — DESSIN DE J. LAVÉE.

décadence de Lohiya, et de Moka. La ville proprement dite, composée de maisons en pierre à plusieurs étages, est entourée, sauf du côté de la mer, d'un mur d'enceinte fortifié. Au Sud et à l'Est s'étendent les faubourgs, consistant, comme tous les villages du Tehama (partie désertique du Yémen qui longe la côte de la mer Rouge), en arwash (au singulier *arish*), ou huttes de branches entrelacées. La vue de ce dernier faubourg est rendue pittoresque par l'étrangeté des demeures, par le va-et-vient des Arabes, hommes, femmes et les petits enfants nus, leurs mères en costumes sombres avec le voile noir qui masque entièrement la figure, ne laissant que deux trous pour les yeux. C'est aussi le passage des chameaux chargés de broussailles, sous lesquelles ils disparaissent et ressemblent à quelque étrange animal fossile, ou bien à un énorme buisson mouvant. Ces broussailles servent précisément à la construction et à la réparation des arwash, et leurs débris à la cuisson des aliments. Plus bas, sur le rivage, au bord de la mer, se trouvent les chantiers des boutres ou plutôt de ces sambouks de si grande élégance dont nous avons parlé tout à l'heure.

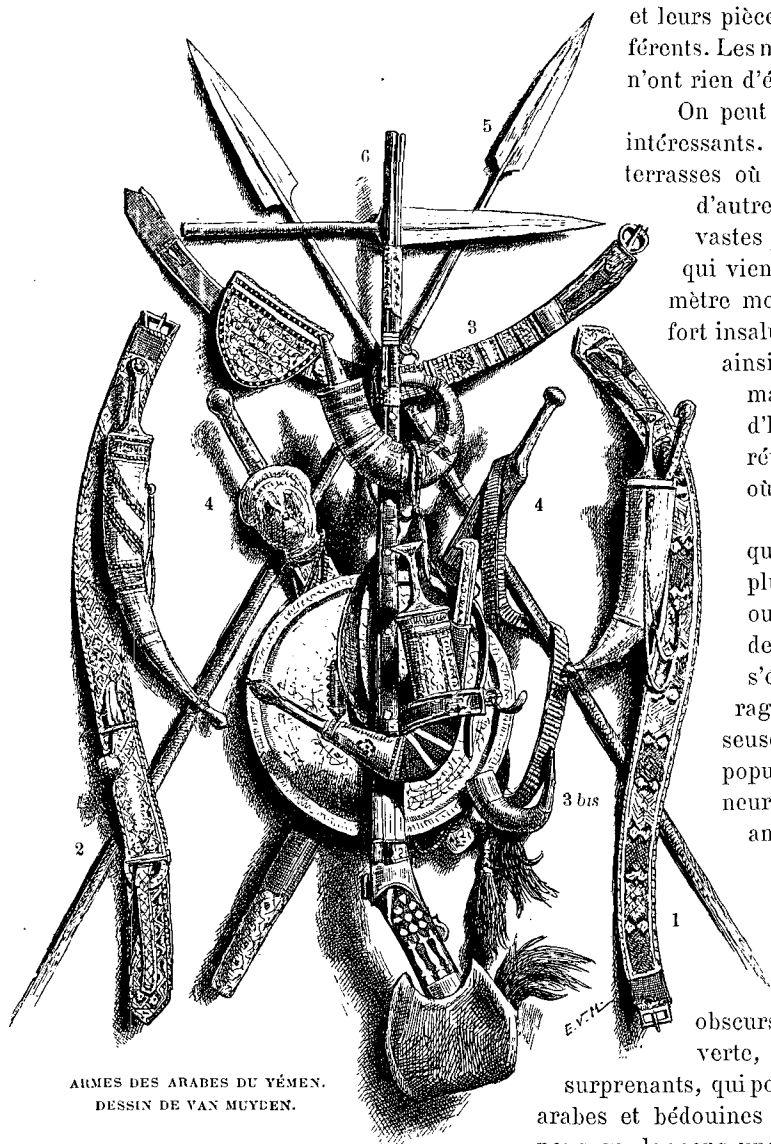
L'ensemble de la ville ne présente rien de particulièrement intéressant; les rues, non pavées, sont des cloaques en temps de pluie; nul alignement; la plupart des demeures n'offrent qu'un mélange de cabanes et de maisons à plusieurs étages au-dessus desquelles planent éternellement, en leurs vols circulaires, vautours noirs, jaunes et blancs, ainsi que des petits aigles gris préposés au nettoyage des rues. Ces maisons possèdent les salles longues et irrégulières des demeures arabes, avec leurs escaliers étroits, raides, à marches inégales, et leurs pièces, quoique au même étage, situées à des niveaux différents. Les mosquées, fort nombreuses, sont pauvres, et les minarets n'ont rien d'élégant.

On peut cependant de certains points relever des panoramas intéressants. En voici deux qui nous montrent les maisons à terrasses où les ménagères arabes font sécher leur linge, et où d'autres sont surmontées de constructions légères en roseaux, vastes pièces ouvertes à tous les vents, refuges des habitants qui viennent y dormir pendant les nuits d'été où le thermomètre monte à 45 ou 50 degrés. Le climat de Hodeïdah est fort insalubre : la fièvre paludéenne y règne en toutes saisons, ainsi que la dysenterie et la *dingue*, fièvre peu dangereuse, mais qui vous paralyse pendant un mois; aussi nombre d'habitants étrangers, pour échapper à la malaria ou se rétablir, se rendent-ils dans la montagne, à Menakhah, où un séjour de quelques mois les refait complètement.

Nous ne dirons qu'un mot du Souk, bazar ou marché qui rappelle tous les marchés arabes; ruelles fangeuses plus ou moins étroites, abritées par des toiles en loques ou de vieux paillassons, et que bordent des échoppes de un ou deux mètres carrés, précédées d'éventaires où s'étalent des marchandises infimes, des sucreries peu ragoûtantes, des gâteaux nauséabonds, des galettes grasses, des bananes, des dattes et des fruits avariés. Une population loqueteuse encombre les étroites avenues, flâneurs, marmailles aux figures harbouillées, marchands ambulants offrant des tapis, de vieilles armes et des narguils. Et cependant le soleil, qui lance ses rayons d'or au milieu de ces fanges, prête à ces lieux désolants un charme que l'on retrouve dans les plus humbles comme dans les plus luxueux bazars orientaux. Il suffit, en effet, dans ces clairs-obscur, d'une tunique orange, d'une veste bleue, rouge ou verte, pour jeter dans ce tableau des effets de lumière

surprenants, qui poétisent jusqu'aux plus immondes guenilles. Les armes arabes et bédouines du Yémen méritent qu'on en dise quelques mots : nous en donnons une panoplie où se distingue, n° 1, le *hizam*, ceinture

de cuir revêtue intérieurement d'une étoffe de poil de chameau tissée d'or et d'argent. Dans la ceinture est passé le large poignard à lame courbe appelé *djambieh*, à manche court, en corne, orné de filigranes et de pièces de monnaies anciennes. Le fourreau du *djambieh* est en argent doré, rehaussé d'élégantes filigranes et de pierres précieuses. Dans un petit appendice du fourreau, un couteau à lame droite, à manche d'argent ciselé, le *sekhèn*.



ARMES DES ARABES DU YÉMEN.
DESSIN DE VAN MUYDEN.

Le n° 2 est une autre forme du djambieh, à lame droite et allongée ; cette forme, plus indienne qu'arabe, était portée de préférence par les anciens imans de Sâna, avant la conquête turque.

Le n° 3 est un ceinturon, *sabtah*, en cuir recouvert de lames d'argent, qui portait la poire à poudre, *iddah*, en forme de corne de bélier, et la cartouchière demi-ovale, contenant les balles, avec un sachet pourvu d'un briquet et de silex de rechange. La poire à poudre et la cartouchière sont en cuivre gravé, ou en argent avec filigranes.

Le n° 3 bis est un baudrier appelé *mandjed* ; il porte une petite corne recourbée, *madshkar*, pour la poudre fine destinée à servir d'amorce sous le feu de la mèche.

Les n°s 4 et 4 sont des sabres droits, à un seul tranchant, à poignées d'argent ciselé, à fourreau de cuir ou d'argent, appelés *seif* ou *djirda*.

Le n° 5 est une lance ordinaire, *harba* ; plus courte, elle s'appelle quelquefois *ghariz* ou *hadibi*, suivant les localités.

Le n° 6 est un fusil à mèche, appelé *boundoukieh*. La crosse, ornée d'applications d'argent, est entourée d'un tampon recouvert de peau de chèvre ou de panthère, destiné à amortir le choc produit par le recul contre l'épaule du tireur. Le canon est orné aux deux bouts d'incrustations et d'applications d'or massif. La mèche s'abaisse sur la poudre d'amorce, à l'aide d'un levier recourbé que l'on presse avec le doigt comme la détente des fusils européens, mais

sans ressort. A Hodeïdah, nous sommes dans la métropole du café d'Arabie, le moka. Hodeïdah et Aden se partagent ce commerce et font à peu près le même chiffre d'affaires, c'est-à-dire huit millions chacune. Le moka n'est donc pas un mythe, et, si on le veut bien, on peut s'en procurer. Il y a du reste, dans ces cafés du Yémen, une foule de variétés et de qualités, comme dans les tabacs de la Havane ou les vins de France, mais avec un écart moindre dans les prix, puisque l'on vend à Cuba des cigares du pays depuis cinq centimes jusqu'à cinq francs la pièce, et que nos vins varient de quarante francs à deux et trois mille francs la barrique.

Il s'agit donc, en fait de café, de s'assurer de la provenance et de la qualité ; c'est le résultat d'une longue habitude. Les Hindous, les Parsis et les Banians ont à peu près monopolisé ce courtage, dans lequel la plupart ont amassé une fortune considérable.

Les négociants de Hodeïdah sont Juifs, Grecs ou Italiens ; il n'y a pas un Français ; il n'y a pas non plus d'Allemands ni d'Anglais ; ceux-ci se contentent, d'Aden, de faire surveiller la ville par des espions.

Les cafés arrivent par moitié environ décortiqués, et l'autre moitié en fruits desséchés au soleil : il faut donc trier les uns et décortiquer les autres. A cet effet, chaque maison a ses escouades de travailleurs et de travailleuses, libres ou esclaves, nègres ou hindous, mais peu ou point d'Arabes.

Les femmes sont en majorité, et procèdent au triage des grains, travail doux et facile où elles se font aider par leurs enfants. Aux hommes incombe la rude besogne de la décortication, qui s'obtient au moyen de moulins composés d'un plateau en pierre et d'une large meule que deux noirs vigoureux manient à tour de bras.

Le café sort de là légèrement éprouvé ; quelques grains ont été brisés, mais rien n'est perdu de la précieuse marchandise, dont les débris se consomment sur place. Quant au péricarpe, il est soigneusement recueilli et se vend aux Arabes, qui le préfèrent au grain et dont ils composent une infusion appelée *hichr*, que l'on trouve dans tous les établissements de café de l'intérieur. On cite même certaines espèces de péricarpes qui se vendent aussi cher que le café de meilleure qualité.

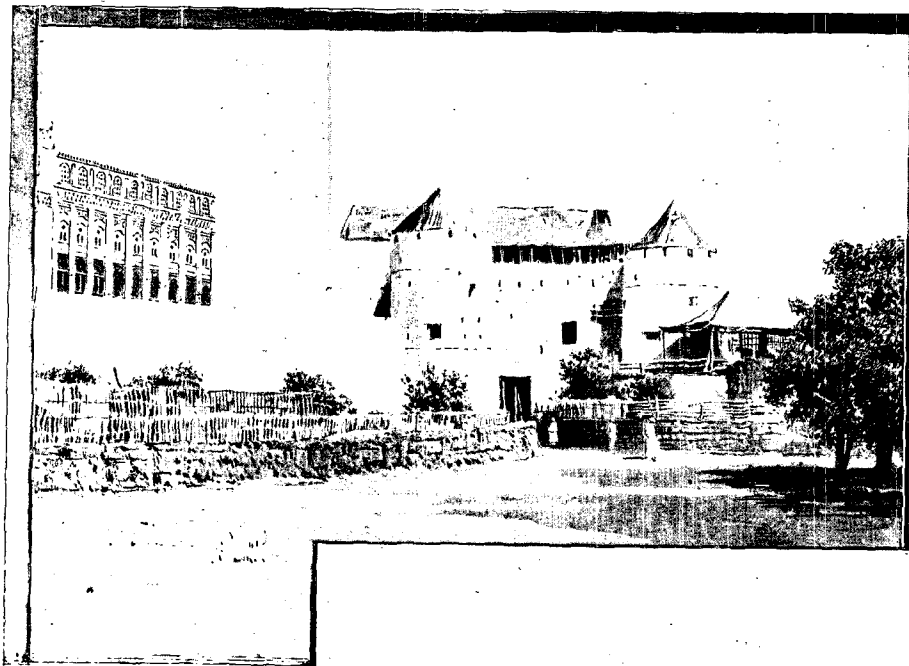
Maintenant, le moka est-il aussi bon qu'on le dit ? Oui, mais cela dépend beaucoup de la manière de le préparer, torréfaction et infusion.



PLONGEURS RÉPARANT
UNE DIGUE À HODEÏDAH.
DESSIN DE GOTORBE.

A Hodeïdah, l'eau est mauvaise ; comme dans tout l'Orient, on brûle trop la fève et on la réduit en farine, ce qui lui enlève une partie de ses qualités. Dans cette ville et dans toutes les villes arabes, on consomme du café jusqu'à l'abus ; on ne saurait entrer dans une maison sans qu'aussitôt on vous apporte cette éternelle et

microscopique tasse d'une infusion toujours trouble, sur un fond de marc. Eh bien ! ce café est mauvais, la manière de le préparer défectueuse et, devrions-nous encourir la colère des amateurs du café arabe, nous déclarons préférer cent fois notre café limpide et parfumé ; pour le faire, il n'est rien de plus simple et de meilleur que le vieux filtre français en faïence, qu'aucun nouvel appa-



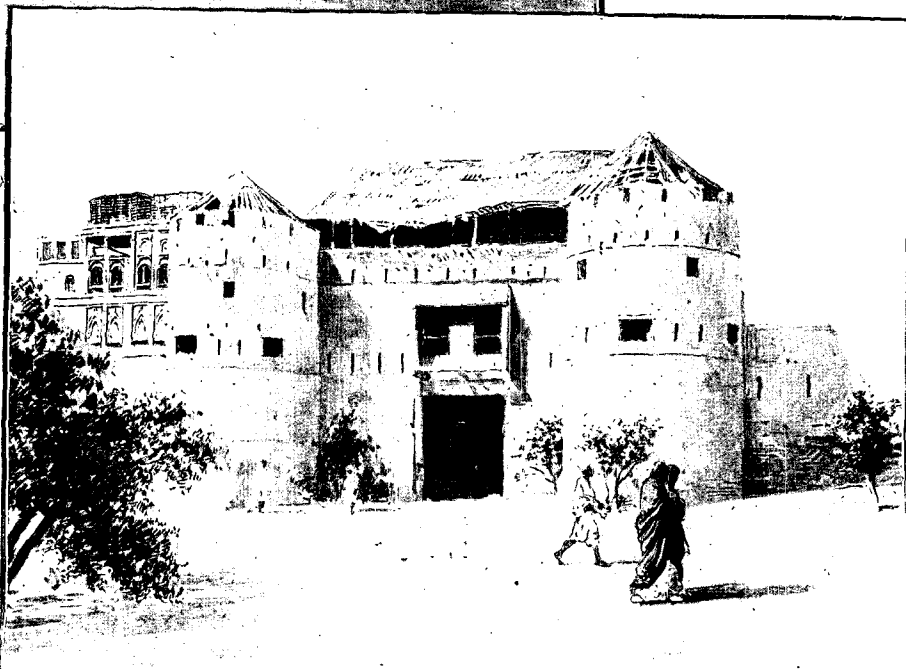
reil russe, l'anglais, german, ne saurait jamais détrôner.

Le produit qui vient en seconde ligne après le café, c'est le cuir, qui s'exporte en assez grande quantité, cuirs de moutons et de chevreaux principalement. Un autre produit constituerait, au dire de certains négociants, un article d'exportation des plus avantageux : ce serait, avis aux ébénistes, les loupes de noyer, dont le bois est semé de veines, les plus admirables qui se puissent voir ; mais le transport de ces bois, de la montagne à la côte,

rendrait ce commerce très difficile. Pour tout ce qui touche aux menues transactions dans le Yémen, on se sert de la monnaie divisionnaire turque, la piastre, valant 21 centimes ; pour les gros achats, on se sert quelquefois de la livre turque en or, valeur 22 fr. 75 ; mais la monnaie courante, c'est, chose bizarre, le thaler autrichien à l'effigie de Marie-Thérèse, que l'on frappe spécialement pour le Yémen et la côte orientale de l'Afrique, que les Arabes appellent *talari* et qui vaut, selon le change, de 2 francs 60 à 2 francs 80.

Comme commerce d'importation, nous avons les étoffes bon marché, cotonnades anglaises, allemandes et américaines ; le pétrole essentiellement américain et quelques conserves. Il faut citer aussi la contrebande d'armes et de munitions qui se pratique en grand sur toute la côte.

Chaque soir, des caravanes chargées des produits cités plus haut quittent Hodeïdah pour alimenter les villes de l'intérieur, où les principaux négociants ont des succursales, à Menakhah, Sâna, Kaukaban, Dgebi, Beït-el-Fakih, etc., et nous donnons le départ d'une de ces caravanes, le soir, au nord de la ville où l'on



LES PORTES DE HODEÏDAH. — DESSIN DE TAYLOR

aperçoit une longue file de chameaux, un cimetière sur la droite et comme fond, le Téhama, la vaste campagne déserte.

Plusieurs fois, dans nos pérégrinations, nous avons été poursuivis par les injures et les malédictions de quelques Arabes ; on nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, mais nous n'en tenions aucun compte ; les gens des hautes classes étaient, du reste, polis et prévenants pour nous : la municipalité se mit à notre disposition ; le maire de la ville, un riche et vénérable Arabe, nous envoyait de la glace tous les jours, et lorsque nous allions flâner dans l'après-midi sur la grande place en dehors des murs, la foule se montrait plutôt bienveillante.

On débouche sur cette place en sortant du marché, par la porte principale qui regarde l'Orient ; on l'appelle aussi la porte du Gouverneur. C'est là que se tiennent les débits où se réunissent des hommes appartenant à toutes les conditions, Arabes riches et pauvres, commis et marchands.

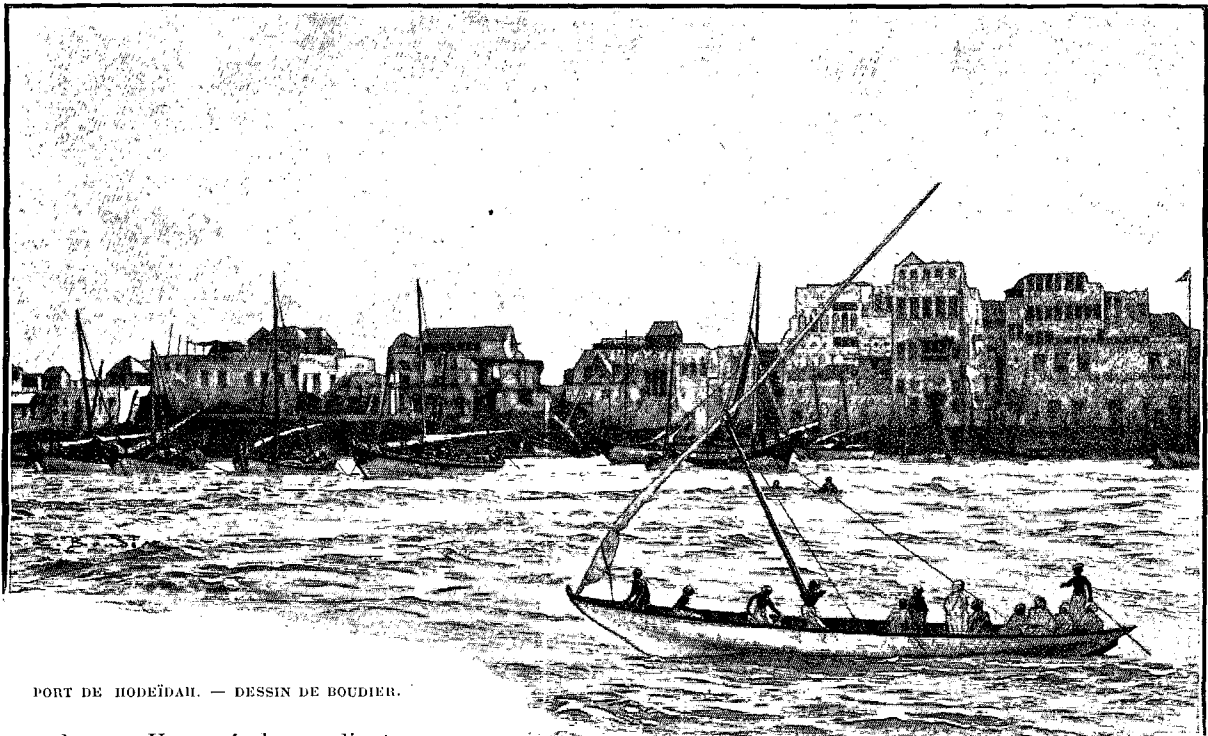
On y joue aux cartes, aux dames et aux échecs. C'est là que chaque soir, à partir de quatre heures, les oisifs viennent entendre la musique militaire et prendre le frais. Cette musique ne vaut certes pas celle de la garde républicaine et rappelle trop les bruyantes cacophonies des foires, mais elle suffit à charmer ses naïfs auditeurs. Elle commence et termine par l'hymne au Sultan, que les soldats accompagnent de leurs vociférations et que le public écoute debout.

Comme un jour, dans un café, en face de la grande porte, nous assistions à cette petite cérémonie, le général, qui nous aperçut, envoya l'un de ses officiers pour nous prier de vouloir bien venir près de lui : nous y allâmes. Il nous accueillit le mieux du monde, fit apporter une table, des sièges et nous fit servir du café et des cigarettes ; puis il donna l'ordre au chef de musique de faire jouer la *Marseillaise*, que nous écoutâmes debout, après quoi nous le remerciâmes cordialement.

Cette grande porte est flanquée de deux énormes tours d'aspect délabré, et devant elle s'étend l'immense place que nous avons photographiée à l'heure de la musique.

La foule y est grande, bariolée, composée de gens de tous les pays, mais où dominent les types orientaux ; on y voit des Bédouins, des Arabes, des nègres, des Abyssins, des Baniens, des Hindous, des Italiens, des Grecs et des Turcs, ces derniers maîtres du Yémen, tous, ainsi que leurs employés, en tunique et coiffés du tarbouch.

Les cafés sont pleins ; au milieu de la place, de petits garçons accroupis derrière leurs éventaires débitent des gâteaux, des sucreries et des cigarettes ; peu de femmes, toutes voilées en noir, pauvres, mal vêtues et



PORT DE HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

sans charme. Une nuée de mendiants se fauflent sordides au milieu des groupes ; aveugles, culs-de-jatte, estropiés de toutes sortes, mais cédant le pas à deux énergumènes, deux êtres étranges, espèces de fous, effroyables fakirs, dont l'un, couvert de chaînes énormes qu'il porte avec effort, s'agite en repoussantes convulsions, fou dangereux peut-être, dont les chaînes paralysent les mauvais instincts,

tandis que l'autre promène grimaçant sa tête d'illuminé à travers la foule, qu'il asperge, de-ci de-là, d'un jet de salive. Certains acceptent avec philosophie cette manne d'un nouveau genre; mais nous fuyons en hâte à son approche, redoutant le cadeau du saint homme.

On pourrait se demander à ce sujet, quels sentiments les Arabes éprouvent pour les fous : est-ce de la sympathie, de la crainte ou du respect?

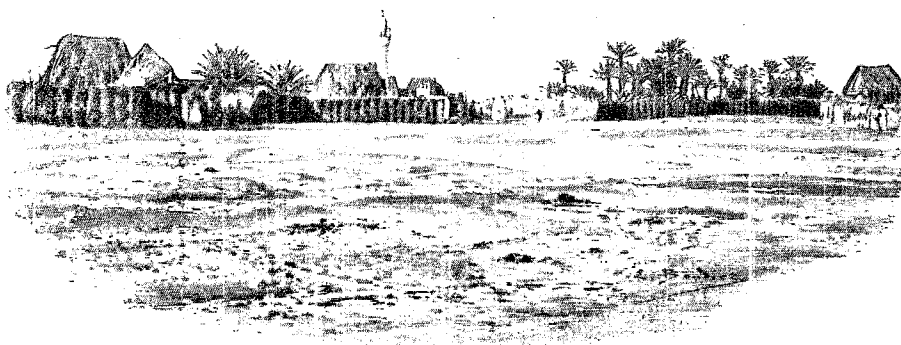
D'aucuns disent qu'ils les vénèrent comme des amis de la divinité, et ce que nous avons maintes fois observé sur la place d'Hodeïdah ne nous dirait rien de semblable : c'était une moquerie devant les contorsions des malheureux, des éclats de rire devant leurs saillies et la fuite devant leurs menaces; mais rien, absolument rien du respect que devrait inspirer un ami des dieux.

De sorte qu'on pourrait en conclure qu'à l'imitation des peuples et des grands seigneurs d'autrefois, qui eurent des bouffons, des idiots et des fous pour leur amusement, à l'imitation des empereurs d'Orient qui vers le huitième siècle en consacrèrent la coutume, les Arabes gardent aussi les déséquilibrés pour leur amusement, les laissant libres quand ils sont inoffensifs, comme le bénisseur dont nous fuyions les approches et les couvrant de chaînes comme notre fakir, quand il les jugent dangereux.

En se dirigeant au Nord, sur cette grande place, on se trouve devant une seconde porte, la porte Makla, qui semble une copie de la première et dont les tours, couronnées d'abris en roseaux comme dans la précédente, servent de logis aux soldats de la garnison. Au dehors sont les faubourgs, composés en grande partie de huttes arabes mêlées de quelques maisons, et plus loin, sur la route de Sâna, un dernier village avec le minaret de sa mosquée accompagné d'un maigre bosquet de palmiers. Plus loin, c'est toujours le Tehama, le désert : désert qui tend à s'accroître tous les jours, puisque cette immense étendue de sable, n'est que le résultat du soulèvement continue des côtes de la mer Rouge.

(A suivre.)

D. CHARNAY ET A. DEFLERS.



HAMEAU SUR LA ROUTE DE SÂNA. — DESSIN DE BOUDIER.